

chaire (*béma*) dont il était pour toujours descendu, mais que spirituellement il occupait encore. Dès lors quand nous trouvons, au v^e siècle, sur les mosaïques de Ravenne le même symbole appliqué à la représentation du Christ, le secret naguère insoupçonnable de la transmission qui relie à travers tant d'années et de lieues ces compositions symboliques aux vieux bas-reliefs de Barhut et de Sâncî (II^e-I^{er} siècle avant notre ère) devient tout à coup apparent : ce sont les manichéens qui, par leur imagerie et leur liturgie, ont fait la chaîne entre l'Inde et l'Italie. Il est curieux de noter que ce singulier mode de dévotion s'est, d'autre part, propagé jusqu'en Chine, où le culte du siège vide de Piṇḍola, l'actuel doyen des moines ordonnés par le Buddha puisque seul il est resté vivant par miracle, a pris dès le v^e siècle un développement non moins inattendu (14).

Cette première constatation, si mince que soit le détail sur lequel elle porte, en appelle une autre, d'un caractère plus général mais encore précis, qui concerne l'organisation de la communauté manichéenne et peut-être, par-delà celle-ci, l'institution des ordres monastiques dans l'église chrétienne. Il est bien certain qu'au III^e siècle de notre ère l'Inde avait déjà une expérience millénaire de l'ascétisme, qu'il s'agît de l'anachorète (*vana-prastha*) ou du moine errant et mendiant (*çramana* ou *bhikshu*); et, à première vue, il paraît difficile d'admettre que le degré de perfection minutieuse auquel elle avait porté ses codes de vie religieuse n'ait pas été, le moment venu, mis à profit par ses voisins de l'Asie antérieure. Que le manichéisme ait emprunté au bouddhisme les grandes lignes de sa hiérarchie, nous en avons deux preuves pour une : d'abord l'analogie des termes techniques servant à distinguer d'une part les Maîtres (ici les « Élus », là les *Arhat*) et, de l'autre, les disciples (là les *Çrāvaka* et ici, par traduction littérale, les « Auditeurs »); et ensuite, fait plus significatif encore, l'énorme écart entre le statut de ces deux catégories, les premiers étant considérés comme des êtres quasi sublimes dont les seconds devaient s'estimer trop honorés d'être les très humbles pourvoyeurs. Ce n'est pas tout : l'une des plus vieilles formules bouddhiques, qui revient comme un refrain, oppose nettement à l'existence mondaine l'état « sans-maison » (*anagāriyā*) embrassé par le *bhikshu*. Or, Mânî (les *Actes d'Archélaüs* nous le disent en toutes lettres) avait adopté et même restauré dans sa grande rigueur à l'usage de ses disciples la prohibition de posséder désormais en propre aucune maison (*oikia*); et, d'après le fragment de texte retrouvé à Touenhouang par M. P. Pelliot, si les établissements religieux des manichéens comprenaient des salles communes pour la bibliothèque, le réfectoire, les exercices religieux et les études, ils ne comportaient en revanche aucun local réservé à l'habitation des membres de la confrérie, sauf en cas de maladie de ces derniers. Il faut dire que Mânî avait apporté à ce commandement les correctifs nécessaires : car ses Élus jouissaient pour se loger en ville chez des particuliers, naturellement choisis parmi les Auditeurs, de facilités qu'ils partageaient avec les missionnaires chrétiens, mais qui étaient absolument interdites aux moines bouddhiques (15). C'est ce qui rendait le problème de l'abri infiniment moins facile à résoudre pour ces derniers; et c'est justement la façon dont ils l'ont finalement résolu qui nous ouvre une avenue vers les solutions également adoptées après eux, sinon à leur exemple, par les moines d'Occident.

On le voit par ce que nous venons de dire : les moines de l'ordre fondé par le Buddha ne menaient pas originellement la vie conventuelle dans toute l'acception du mot, sauf par exception et pendant la retraite annuelle de la saison des pluies. Il est vrai que, durant les autres saisons, le ciel de l'Inde n'imposait pas la nécessité d'avoir un toit au-dessus de sa tête; et nous savons que beaucoup de *bhikshu*, amis de la solitude et persévérant dans les habitudes nomades de la primitive Communauté, continuaient à se contenter du couvert apporté par les arbres toujours feuillus des tropiques ou par quelque anfractuosité de rocher. Mais il faut croire que la majorité ne s'accommodait pas d'une existence passée presque tout entière à la belle étoile : car il est déjà question